

Ils nous ont poussés dans un train  
qui a roulé jusqu'en Pologne,  
Nous n'avions ni boisson, ni pain,  
Rachel est morte, la mignonne...  
Dans une chambre blanche et froide,  
Ils nous ont entassés,  
Ils ont trié nos membres raides  
Les dents en or récupérées.

Quand je suis né, il y avait  
Autour de moi le bidonville  
Où tout est froid, sale et mauvais  
Quand il y a là-bas la ville  
Où tout est propre, beau et gai.  
Ici, les gosses aux joues pâles  
Sont tristes et bien mal chaussés;  
On entend cris, jurons et râles,  
Les pleurs des mères, des bébés.  
Les hommes boivent et se disputent,  
Ils sont souvent chômeurs,  
Les filles sont déjà des putes,  
N'ont plus ni honte, ni pudeur.  
Il y a bien eu des abbés Pierre  
Qui nous aimaient malgré nos poux,

Nous apprenaient chants et prières;  
Nos pères, eux, voulaient des sous.

Quand je suis né, il y avait  
Les yeux bridés de nos parents,  
Et du riz blanc bien préparé,  
Nous étions sept enfants.  
Et j'ai grandi, bien protégé,  
Rien ne manquait à mon bien-être,  
J'étais propre, bien habillé,  
J'avais des livres et de bons maîtres,  
Des hommes sont venus du nord,  
Ont fermé l'église, l'école.  
Ah! qu'il est triste notre sort  
Pour nous et les créoles!  
Ils ont tout pris, maison, rizières,  
Nous avons fui sur un bateau;  
Ventre gonflé, mon petit frère  
Est mort et fut jeté dans l'eau.  
Nous végétons sur l'île austère,  
Nous avons toujours faim.  
N'y a-t-il donc sur cette terre  
Personne à nous tendre la main?

Lily Uden

## La veillée du soldat

Quand il se fut assis devant la table ronde,  
Les coudes appuyés sur la nappe rayée  
Et, que de l'abat-jour, tombait la clarté  
    blonde  
Et dorant les plis mous du linge satiné;  
Et que l'argent brillait, que verres et  
    cristaux  
Étaient d'un feu très pur aux reflets d'arc-  
    en-ciel,  
Et que les plats fleuris, les mets si bons et  
    chauds,

A nouveau devant lui, étaient vrais et réels;  
Quand ses petits garçons superbes et  
    joufflus  
Le regardaient dîner en écoutant leur mère,  
Qui parlait doucement en préparant leur  
    jus,  
Il se souvint soudain qu'il avait fait la  
    guerre...

Et il fixa ses mains et vit leur tremblement.

Il regarda les siens, tout ce qui l'entourait,  
 La tache du bouquet, rouge, sur le lin blanc  
 Et le tricot laissé sur l'angle du buffet,  
 Et la photo au mur, les chaises et le banc.  
 Tout s'éloigna soudain dans un  
   chavirement,  
 Les contours s'estompaient, les formes  
   tournoyaient,  
 L'entraînant malgré lui dans un flou  
   glissement,  
 Un tourbillon mouvant où des ombres  
   flottaient...  
 Il voulut s'arrêter, s'accrochant dans le vide;  
 Mais la table partait et les murs  
   s'esquivaient;  
 Et il voulut crier, mais ses lèvres livides  
 Ne pouvaient s'entrouvrir et, serrées, se  
   tisaient.

Tout se brisait en lui, tout devenait  
 tourment.

Sa femme qui savait, souffrant de son effroi,  
 Devinait en silence ce qui vivait en lui;  
 Jean et Pierrot aussi, soudain sages et cois,  
 En glissant de leur banc, ne faisant aucun  
   bruit,  
 Sortaient furtivement et allaient se coucher;  
 Tandis que leur Doguy, les yeux inquiets et  
   doux,  
 Appuyait son museau sur le bois du  
   plancher,  
 Et que de courts frissons agitaient ses poils  
   roux. -  
 Mais la radio parlait des nouvelles du  
   monde,  
 De sports et d'accidents et de progrès  
   sociaux,  
 D'énergie nucléaire, des planètes en ronde,  
 De grandes réunions et de conflits  
   mondiaux...

La guerre, chaude ou froide, durait  
 infiniment.

Ah, qu'était-ce cela? Pouvait-elle être  
 froide,  
 La guerre qui brûlait et décimait les rangs?  
 La guerre ricanant des membres las et  
   raides,  
 Celle qui fait du bruit et fait gicler le sang? -  
 Pourrait-il l'oublier, ce qui fut, ce qui dure  
 En se répercutant en ses sens angoissés,  
 Les coups durs et vibrants, la nuit froide et  
   obscur,  
 Les plaintes et les râles, les regards affolés?  
 Pourrait-il oublier les visions effroyables,  
 Et la neige et la boue, l'odeur âcre du feu,  
 Les meurtres, les charniers et les viols  
   exécrables,  
 Et les petits enfants... l'horreur en leurs  
   grands yeux?

Les chocs et les éclairs, d'obsédants  
 sifflements?

Il se leva très lourd, alla à la fenêtre;  
 Des gouttes de sueur perlaient sur son front  
   mat,  
 De violents frissons secouaient tout son  
   être,  
 Quand l'air doux de la nuit par la croisée  
   entra.  
 Le ciel était profond, d'un bleu-noir  
   velouté,  
 Pointillé de l'or fin d'étoiles innombrables  
 Et tout semblait repos, paix et sérénité  
 Dans l'univers présent, immense et  
   immuable  
 Qui s'offrait généreux au coeur vidé  
   d'espoir:  
 Au coeur qui sanglotait de misères vécues,  
 De souvenirs d'enfer, d'inoubliables soirs  
 Et qui les revivait en battant éperdu,

Torturé, douloureux, blessé intimement.

Soudain, tout fut d'argent; le jardin qui  
dormait,  
Les corolles fermées des lis et le sentier  
Bordé de jasmin blanc; et la lune éclairait  
Le porche et la clôture, le tronc du vieux  
pommier,  
Le banc et le gazon, la route qui passait,  
Les sapins protégeant la colline arrondie,  
Les prés et les buissons, le ruisseau qui  
coulait  
Et, au loin, le clocher à la tour infinie ..  
Et, en se retournant, il vit la belle table,  
Les jouets des enfants, le chien qui  
l'observait,  
Des yeux chargés d'amour, de chaleur  
ineffable,  
Des bras qui attendaient, un coeur qui  
comprenait,

Et la vie qui était dans un palpitement.

La parfum de la terre, tout ce qui  
l'entourait,  
La plaine et les coteaux, les arbres des  
grands bois,  
Le bonheur de ce coin qui lui appartenait,  
Ce foyer et les siens, leur sourire et leur  
voix,  
Valaient qu'on les aimât et qu'on les  
défendît!  
Eux, qui étaient sa foi, son droit et sa raison,  
Ils valaient qu'on luttât, qu'on eût froid,  
qu'on souffrît!  
Et, si quelqu'un osait franchir de la maison  
Le seuil, et, du pays, l'entrée d'un pied  
honne  
Et pousser la barrière sans qu'il fût invité,

Il serait à nouveau soldat de la Patrie  
Et il ferait la guerre avec simplicité,

Fidèle à son drapeau et luttant bravement.

L'oiseau aime le ciel, le vol vers le soleil,  
L'arbre qu'il a choisi, le chanvre et le millet,  
La rosée transparente et le rayon vermeil,  
L'aurore et le zéphir, le nid chaud et douillet  
Où naissent ses petits à l'abri du danger.  
Mais s'il aime la vie et chante son bonheur,  
Il sait être soldat, il sait aussi lutter  
Et protéger les siens de l'intrus, du voleur  
Qui osent approcher la branche qu'il habite.  
Si la vie est un chant de tendresse et  
d'espoir.  
Elle n'est qu'à celui qui désire et mérite  
D'aimer et de garder, d'être et d'avoir

Et préfère la mort à l'asservissement.

Et l'homme qui savait les horreurs de la  
guerre,  
Comprenait son devoir, le sens de cette loi  
Qui veut que l'on protège un petit coin de  
terre,  
Qu'on aide les amis et qu'on serve sa foi.

Et, quand vint le matin et qu'une aube  
nouvelle  
Inondait la campagne de fraîcheur, de  
clarté,  
Le soldat fatigué, conscient de vie réelle,  
Retrouva son ardeur et la sérénité.

Lily Uden

(Extrait du «Drapeau»)

## Liberté

Oh! sentiment profond que l'on ne saurait  
 taire,  
 Désir fort et ardent qui ne saurait mourir,  
 Accents impétueux d'une voie franche et  
 claire,  
 Fougueuse volonté qui finit par jaillir  
 Et brise les barreaux, les cages et les  
 chaînes,  
 Dépasse les prisons, les murs, les barbelés  
 Et déferle en grondant sur les monts et les  
 plaines  
 En défiant la mort, les tyrans assoiffés.

C'est le signal secret, la vague démontée,  
 Le flambeau allumé à des chaleurs de  
 braise,  
 Le drapeau qu'on brandit sanglant et  
 déchiré,  
 Tandis que de partout chante la  
 Marseillaise!  
 C'est l'appel des combats, des fifres, des  
 tambours,  
 Les doigts crispés sur de méchantes  
 carabines  
 Affrontant les canons des chars nombreux et  
 lourds,  
 Qui visent sans merci les coeurs et les  
 poitrines.

«Tyrans, vous êtes forts et vous ne craignez  
 point  
 Le sursaut de l'amour du passé et du rêve;  
 Et vous pouvez tuer ou écraser du poing  
 Celui qui hait le joug, vous répond et se  
 lève.  
 Prenez garde pourtant, si même il agonise,  
 Blessé intimement; car le sang répandu

Qui vous fait triompher, vous enivre et vous  
 grise  
 A giclé sur vos mains et le ciel a tout vu...

Vous pouvez décimer les villes et les  
 villages,  
 Enlever les parents et le fils du foyer,  
 Faire sauter les maisons et vous vautrer de  
 rage,  
 Le crime reste en vous et vous fera ployer.

Et vous, fiers résistants, réduits à  
 l'esclavage,  
 Abandonnés et seuls, sachez qu'en notre  
 coeur,  
 Nous sommes avec vous, admirant le  
 courage  
 De ceux qui ont lutté sans reproche et sans  
 peur.  
 Au nom des résistants qui n'ont pas accepté  
 La loi de l'ennemi et qui savent encore  
 La honte et la misère et le cri éclaté  
 Véhément et superbe vers ceux que l'on  
 abhorre,

Sachez, que nous pleurons vos enfants  
 massacrés,  
 Le drapeau mutilé qui a couvert leur corps,  
 Et que, malgré les forts, nous espérons  
 encore,  
 pour vous les résistants, le droit de vivre en  
 liberté.

Lily Uden

Extrait du Rappel (janvier 1956)

## Pensées d'hiver

Alors que vous dormez sous une couverture  
Dans la chaude maison et ne manquez de  
rien  
Et que vous possédez des bottes, des  
fourrures,  
Que vous êtes comblés de confort et de  
biens;

Songez-vous qu'il y a tous ceux, mal vêtus,  
Qui grelottent de froid; les accablés du sort,  
Qui cherchent un abri sous un toit  
vermoulu,  
L'aumône d'un repas, le regard qui ignore...

Songez-vous aux mamans, aux seins flasques  
et froids,  
Qui n'ont que leur amour pour réchauffer  
l'enfant  
Au teint gris et blafard, âgé de quelques  
mois,  
Qui mendient un secours, un geste  
bienveillant;

Songez-vous aux clochards des villes de  
lumières,  
Qui, sales, vieux et fiers ont perdu tout  
espoir

Qui vont quêter du pain, une pauvre litière,  
La chaleur d'un accueil pour une nuit, un  
soir;

Songez-vous à tous ceux des goulags et des  
camps,  
Dont les mains écorchées, les pieds transis,  
gonflés,  
Souffrent stoïquement, luttant contre le  
vent  
Qui s'engouffre glacial entre les barbelés;

Alors que nous avons les nombreux  
avantages  
D'un pays bien géré, heureux, organisé,  
Regardons cependant vers d'autres loins  
rivages  
Et pensons, fraternels, aux défavorisés:  
Donnons, donnons encore, pour soulager  
les peines,  
Qui, par le froid et l'hiver, sont plus aiguës,  
plus dures  
Et que notre soutien fasse qu'on se  
souvienne  
Qu'un élan de bonté ranime et conjure.

Lily Uden

## Fraternité

J'ai oublié ton nom, ton visage, tes yeux,  
Je sais pourtant que nous étions à deux  
Pour tirer le rouleau qui écrasait les cendres  
Et que tu me parlais avec des mots très  
tendres

De ton pays lointain, d'avenir, de beauté...

J'ai oublié ta voix, ta langue et ton accent,  
Compagne inconnue; mais à travers le  
temps,

Je sens, me réchauffant, ta main toujours  
présente

Quand il faisait si froid; quand, glissant sur  
la pente,

Nous poussions à deux un si lourd  
wagonnet...

J'ai oublié le jour, la semaine et l'année,  
Quand, à côté de moi, tu fus soudain  
nommée

Et que tu m'as quittée, allant vers ton  
destin...

Mais, j'entendrai toujours en d'autres clairs  
matins,

Les coups de feu claquer et se répercuter...

J'ai oublié ton nom, ta voix, tes pas, ton âge;  
Mais je vois ton front pur levé vers un  
mirage

De paix et de bonté; ton front rosé, vermeil,  
Eclairé par les feux d'un immense soleil  
Irradiant les lieux, chantant la liberté...

J'ai oublié ta voix, ta prière et ton nom;  
Mais je sais que ta vie, ta vie dont tu fis don  
A ta chère Patrie et à l'humanité  
N'a pas été perdue et n'est pas effacée,  
Qu'elle vit et revit dans la fraternité.

Lily Udden

## Attente

J'attendais, j'attendais, avec une âme  
ardente,  
Subjuguée par l'éclat d'un mirage bleuté  
émergeant pur et clair de la grise épouvante,  
Comblant enfin mes jours de sa réalité...

J'attendais, j'attendais, un miracle, un soleil  
Réchauffant tous les coeurs transis, durs ou  
glacés,

Et je rêvais, rêvais d'un matin, d'un réveil  
Irradié d'espoir et de feux allumés;

De feux, qui chasseraient la brume opaque  
et fluide,

Aux tentacules froids, étouffant la bonté,  
De feux qui brilleraient incandescentes,  
splendides

Dans une aube d'amour où tout serait  
doré...

J'attends, j'attends encore lumières et  
tendresses

Distribuées partout et généreusement,  
Traversant les murs noirs, la peur et les  
détresses,

Tenaces, s'infiltrant contre marées et vent...

J'attends, j'attends toujours ma vague et  
mon bateau,

les horizons fleuris, justices et bienfaits  
Et leur douce clameur devenant un écho  
D'espérance et de vie et d'immuable paix...

Lily Udden

## Espoir

Qui étais-tu, mon camarade,  
Qui me serra la main, un soir  
Devant le mur, la palissade  
D'une prison, dans l'obscur noir?

Qui étais-tu, dont le regard  
Fixa mes yeux, toucha mon coeur?  
Venais-tu donc de quelque part  
Où règnent beauté et bonheur?

Qui étais-tu, mon inconnu,  
Chaleur d'une si froide nuit,  
Dans cette gare au quai gris, nu,  
Qui n'a pas craint, qui m'as souri?

Étais-tu mon ami et frère  
De mes pensées, de ma tourmente  
Et serais-tu sur cette terre  
Encore présent, lueur ardente?

Messager de soleil, ami  
Perdu, rêve au nom ignoré,  
Te reverrais-je en cette vie  
Certain matin clair et doré?

Compagnon de ma solitude,  
Espoir d'heures, de mois, d'années,  
Seras-tu aurore et prélude,  
Vision et réalité.

Lily Udden

## Je me souviens...

Je me souviens de mille visages,  
De fronts altiers, d'yeux secs, absents,  
De corps blessés par des outrages,  
Des pas réglés, des gestes lents  
D'une lionne mise en cage.

Je me souviens de mains crispées,  
Forcées à l'effort épuisant,  
De pieds meurtris et écorchés  
Et de larges flaques de sang;  
De larmes d'enfants affamés.

Je me souviens de hautes flammes  
Léchant avides le ciel noir;  
Je me souviens de tant de femmes  
Mourant sans un seul au revoir  
Et la tendresse d'une autre âme.

Je me souviens du vent glacial,  
De l'air vicié, des plaies affreuses,  
Des coeurs souffrant du même mal,  
Des désirs fous, des heures creuses,  
De l'infini tourment égal.

J'entends les bébés qui pleuraient,  
Les bruits et les crépitements;  
Je vois celles qui attendaient  
Que vint le recommencement,  
Le miracle qu'elles voulaient.

Je me souviens de nuits sans trêves,  
De l'ombre grise qui hantait,  
De l'obsession de mille rêves,  
De souvenirs qui revivaient  
En des douceurs très brèves.

Lily Udden



## Commémoration nationale

Quand, dans la cathédrale, aux colonnes  
sculptées,  
J'ai aperçu l'autel fleuri, illuminé;  
De la vierge éclairée, les dentelles brodées,  
Le sourire serein d'immuable bonté;  
Les drapeaux alignés qui contaient l'épopée  
Du peuple qui voulut rester libre et heureux  
Et qui se souvenait de l'ardente mêlée  
Et des héros tombés au combat glorieux,

– Un bruit de roues grinçait et m'obsédait le  
cœur...

Et la nef se peuplait dans un ordre  
exemplaire  
D'une foule de gens élégants et soignés;  
Ministres, magistrats, civils et militaires,  
De dames et messieurs dignes et distingués.  
Je les voyais venir, s'incliner et se taire  
Dans le recueillement de poignants  
souvenirs;  
Tandis que le vitrail, tel un grand luminaire,  
Brillait de mille feux, de rubis, de saphirs.

– Un froid glacial et dur me pénétrait le  
cœur...

Les orgues entonnèrent un chant très  
solennel,  
Les Princes bien-aimés se mirent à prier  
Et prêtres et prélats, penchés sur le missel,  
Célébrèrent l'office au rite régulier.  
Mon regard, traversant les fastes et les  
splendeurs,  
Retrouvait d'autres lieux de mes songes  
hantés,

Des endroits froids et gris, trempés de sang,  
de pleurs,  
La vision d'un feu à l'odeur d'os brûlés,

– Et un profond chagrin sanglotait en mon  
cœur...

Je revoyais l'entrée d'un camp et des  
baragues,  
Des êtres affamés, des pieds transis, enflés,  
Des visages terreux, des corps usés et  
flasques,  
En l'orbite enfoncés, des yeux morts,  
angoissés.  
Tandis que résonnait dans le cœur et l'église  
L'hymne vers le Très-Haut guidant les  
nations  
Et qu'un rayon doré jouait sur une frise,  
Embrasait les couleurs des décorations,

– La charrette était là, qui me serrait le  
cœur...

La charrette tirée par des bras décharnés,  
Aux muscles se tendant en douloureux  
effort,  
Et la charge des corps, pêle-mêle jetés,  
Blêmes, raides et nus. Hallucinant  
transport,  
Avançant lentement en crissant sur les  
crasses;  
Membres enchevêtrés, peaux, chairs  
tuméfiées,  
Qui pendaient sur les os des macabres  
carcasses,  
Et le rictus affreux des bouches édentées,

– Grimaçant, effrayant, qui me glaçait le  
coeur...

Lorsque le Te Deum, rendant grâce au  
Seigneur,  
Dépassa, plein et fort, la voûte et la travée,  
Pour monter vers le ciel par le peuple en  
ferveur;  
Lorsque, sous le bouleau, à l'écorce  
argentée,

Le tertre fut fleuri respectueusement;  
Quand, dans le frais matin, fanfares et  
clairons  
Mêlèrent leurs sons purs devant le  
monument  
Avec l'accent vibrant des cloches du  
Bourdon.

– Un glas sourd, incessant, résonnait en  
mon coeur...

Lily Uden

## Six juin

Gloire à ceux qui sont morts sur les plages  
de France,  
Où le sable et le roc sont empreints de leur  
sang  
Et dont le dernier cri d'effroi et d'espérance  
Se prolonge et revit dans la brise et le vent.

Gloire à ceux qui sont morts emportés par  
les vagues  
Dans l'abîme profond de l'immense océan,  
Dont le linceul mouvant tissé de brunes  
algues  
Murmure en les couvrant la funèbre  
oraison.

Gloire à ceux qui sont morts en douce  
Normandie,  
Venus de par les mers en dieux justes,  
vengeurs,  
Dont le corps est tombé dans la verte  
prairie,  
Emaillée de couleurs et sentant bon les  
fleurs.

Gloire à ceux qui sont morts, enterrés sous  
la croix,  
Dans l'enceinte sacrée où flottent les  
drapeaux,  
Où sonne le clairon, où l'on baisse la voix  
Pour dire une prière en face des tombeaux.

Gloire à ceux qui sont morts, disparus,  
inconnus,  
Enfouis quelque part, dans un bois, dans un  
port,  
Dont on ne sait le nom, dont le corps s'est  
perdu,  
Dont personne au monde ne se souvient  
encore.

Gloire à ceux qui sont morts, oubliés,  
effacés,  
Ceux qu'aucune pensée n'a jamais su bénir,  
Ceux qui ne sont pleurés, qui ne sont  
regrettés,  
Dont la mémoire n'est dans aucun souvenir.

Lily Uden